

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 4 (1928-1929)
Heft: 20

Artikel: Avec nos futurs sous-offs.
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Chaque année 250,000 hommes astreints aux tirs militaires obligatoires tirent, dans la positions debout, 6 cartouches parfaitement inutiles, chacun le sait, pour la formation du tireur. Qu'on supprime le tir debout des exercices obligatoires, l'on aura économisé, à raison de 20 centimes par cartouche, plus de 300,000 fr.»

Nous ne sommes pas d'accord !

Il est évidemment probable que nous ne tirerons que rarement dans la position debout en temps de guerre . . . mais ne lâchons pas du lest sinon le ballon s'abîmera. La discipline du tireur debout est une antique tradition chez nous; elle fait partie d'un ensemble de règles que nous avons à cœur de conserver. L'exercice est excellent! Nous ne tenons pas à le supprimer pour quelques milliers de francs à économiser! S'il faut que l'état paie pour les citoyens qui accomplissent leur devoir civique, payons sans marchander. Mais ne retirons pas d'une main ce que nous donnons de l'autre! La collectivité doit se sacrifier pour ceux qui se sacrifient pour elle; c'est de la justice élémentaire!

Nous reproduisons par ailleurs le bel article que le **major Martin** publiait il y a quelques jours dans le *Journal de Genève*; nos sous-officiers pour qui il aurait pu passer inaperçu en retireront d'utiles enseignements!

Tout pour notre armée, reste notre devise! D.

Avec nos futurs sous-offs.

Une école de sous-officiers ! Vous vous représentez de nombreux groupes de soldats, tendus, forcenés, s'exerçant à d'impeccables conversions ou à des manœuvres d'arme précis et rapides. Le drill est roi, croyez-vous, et c'est de toute cette tension, de toute cette application que non seulement, la volonté de ces jeunes hommes se durcira, mais encore que naîtra la discipline aux vifs et sûrs réflexes.

Longtemps, cette éducation militaire toute formelle a pu suffire. Mais la guerre est venue, bouleversant les méthodes, mettant chaque individualité à l'épreuve, et étendant sur des fronts toujours plus amples le commandement d'un chef de section qui naguère s'exerçait sur un espace assez restreint avec la possibilité de garder tous ces hommes en mains. Aujourd'hui, c'est tout autre chose: les fronts s'étendent, les groupes se dispersent. Il sied d'amener chaque homme à se posséder, à se commander lui-même et à mettre à toute instant sont intelligence au travail. D'autres méthodes s'imposent ou du moins tentent de s'imposer, car ce n'est pas une petite affaire que de transformer procédés et usages.

Nul ne s'y emploie avec plus d'esprit d'initiative et d'énergie que le colonel O. Schmidt, commandant de l'école de sous-officiers qui, hier matin, quittait Genève.

Innovant, le colonel Schmidt a voulu arracher ses futurs sous-officiers à la caserne. Il pense, à juste raison — et le curieux c'est qu'on ne le pense pas partout avec lui — qu'on n'apprend pas son métier de soldat entre des murs et des grilles et que c'est, dans le terrain, la théorie et le formel mis au point, qu'il convient d'aller mesurer le réel. Et c'est pourquoi il s'est décidé à conduire son école de Genève à Lausanne, par petites étapes, afin de la former aussi complètement que possible, étant donnée la brièveté du service, à tout le service en campagne.

Hier, de Versoix à Trélex, c'est à l'orientation que nos futurs sous-officiers se sont exercés. Lecture, examen de la carte, puis le tracé étudié, fixé, départ et, au gré de la route, reconnaissance du terrain. Ce sens de

l'observation est un des plus difficiles à former et rien ne saurait y aider davantage que ce brusque et fréquent du passage du schéma de la carte à la configuration du sol: ainsi, peu à peu, le signe — ligne ou hachures — devient réalité et le soldat, tandis qu'il le déchiffre sur le papier, voit en même temps se dresser devant son esprit, le terrain où il va cheminer.

Il faisait — c'était le premier de ce mois de mai — un splendide soleil sur les champs, les boqueteaux et les chemins et, sous le paquetage complet, nos futurs sous-offs n'étaient pas sans peiner un brin. Aussi à l'orée de Trélex parurent-ils un peu trop contents d'être arrivés. Et ce fut l'occasion pour le colonel Schmidt d'une de ces petites leçons où il excelle pour tremper la volonté de ses hommes.

Familièrement, il leur rendit sensible que l'effort qui leur avait été demandé n'était que peu de chose, et que d'autres efforts, et constants, pouvaient être demandés à de futurs sous-officiers. Il leur fit comprendre combien leur arrivée eût été plus ferme si chacun d'entre eux s'était possédé, commandé, insistant sur ce dernier mot pour dégager la règle du chef qui est que l'autorité qui s'exerce à l'endroit d'autrui n'est jamais si forte et si efficace que lorsque celui qui l'exerce est maître et chef de lui-même..

Et ce pendant que le colonel Schmidt parlait, je regardais la troupe où chacun faisait son petit examen de conscience, reconnaissant son abandon, son fléchissement. Puis, comme pour la moralité de l'histoire, l'ordre était donné de reprendre cette arrivée, je revis quelques instants après tous ces soldats revenir le pas ferme, le buste bandé, le front haut, s'étant repris et — dans un grand effort d'obéissance — « commandés ».

Quelle détente alors, au repos, douceur de l'herbe, ombre des arbres et là-bas, le décor du lac, des rives et des monts!

Sous un pommier fleuri, le colonel Schmidt avait rassemblé ses officiers et procédait à la critique de la marche. « Périmée, désuète la colonne de marche, disait-il : espaces, intervalles, toujours plus grands, plus étendus » et il indiquait la nécessité de rompre avec trop d'habitudes que la cour de la caserne ou le champ — comme théorique — d'exercices, après les avoir créées, entretient. Puis, interrogeant l'un et l'autre de ses officiers, il leur enseignait, avec un art tout socratique d'accoucher les esprits, l'étape et le cantonnement, les ramenant sans cesse au réel, avec des images et des mots familiers et vrais, indiquant l'esprit des ordres sans s'acheurer à la formule, laissant à ces futurs chefs de compagnie le soin de révéler, à l'exécution, leurs qualités comme leurs défauts.

Ainsi loin des chambrées, du formalisme inévitable des casernes, en campagne, le colonel Schmidt menait son école de sous-officiers. Et huit jours durant, ces soldats allaient accumuler — plus précieuses que toutes les théories — les expériences.

N'est-ce pas là vraiment la plus efficace des méthodes et comment ne pas souhaiter, pour le plus grand profit de nos troupes, que l'instructeur qui l'applique soit vite et partout imité? **Lieutenant X. («La Suisse».)**

Camarades, êtes-vous préparés pour Soleure?
